

James K. Galbraith

Le nouveau livre de Thomas Piketty : « Une vision du monde franco et anglo-centrée »

[lemonde.fr/idees/article/2019/09/04/le-nouveau-livre-de-thomas-piketty-une-vision-du-monde-franco-et-anglo-centree_5506327_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/09/04/le-nouveau-livre-de-thomas-piketty-une-vision-du-monde-franco-et-anglo-centree_5506327_3232.html)

Le Monde, 4 septembre 2019

Tribune. Thomas Piketty, auteur d'un premier livre de près de mille pages, *Le Capital au XXI^e siècle* (Seuil, 2013), qui fut plus largement acheté que lu, revient avec un nouvel ouvrage qui sera peut-être reçu de façon similaire. Il aura de la chance si c'est le cas. *Capital et Idéologie* (Seuil, 1 232 pages, 25 euros, à paraître le 12 septembre) est une œuvre de confiance en soi universitaire, pour ne pas dire d'égotisme – des centaines et des centaines de pages s'inspirant de sources à la fois anciennes et obscures, presque exclusivement franco et anglo-centrées. Une vision du monde nourrie d'une bibliothèque généreuse, comme du travail statistique salué – bien que trompeur à de nombreux égards – des collègues de M. Piketty dans le *World Inequality Report 2018* (« [Sparse, Inconsistent and Unreliable : Tax Records and the "World Inequality Report 2018"](#) », James K. Galbraith, *Development and Change*, 2018).

L'Inde est par exemple un « *cas important* », nous dit-il. Le chapitre consacré au pays s'inspire d'ethnographies remontant aux années 1880 d'observateurs de l'Empire britannique colonial, et s'intéresse essentiellement au système des castes. Il s'agit d'un sujet intéressant, bien sûr, mais quel rapport avec le « capital » ? Les castes sont un système féodal d'origine religieuse. Il manque ici le rôle-clé joué par le capitalisme commercial dans la colonisation britannique de l'Inde – la Compagnie des Indes orientales est à peine mentionnée. De même, le traitement des Caraïbes par l'auteur s'attarde sur l'esclavage et l'« *extrême inégalité* » qui lui est associée. Mais il semble ignorer, ou peut-être peu disposé à reconnaître, que c'est précisément dans les colonies sucrières des Antilles que le capitalisme moderne a émergé, avec des esclaves faisant office de principaux biens capitaux.

Les 250 premières pages évoquent essentiellement la France et quelques autres pays européens. Elles soutiennent la thèse d'une société divisée en trois classes comme modèle mondial – noblesse, clergé et tiers état –, aboutissant à la création de la « *société propriétaire* », où la propriété détermine la position. « Idéologiquement » – pour faire référence au titre de l'ouvrage –, il s'agit du XIX^e siècle décrit par Balzac et Flaubert. Selon l'argument de Piketty, celui-ci est précapitaliste, puisqu'il a choisi de dater l'origine du capitalisme à la fin du XIX^e siècle. Un choix aussi incongru qu'excentrique, que ne partage, autant que je sache, aucun grand universitaire.

Le communisme, une « absurdité »

Dans un livre sur le capital et l'idéologie, l'on pourrait s'attendre à une discussion sur Smith, Ricardo, Veblen, Keynes, et surtout Marx, ainsi que, peut-être, des précurseurs et opposants tels que Quesnay, Saint-Simon, Proudhon et Bastiat, pour mentionner

quelques noms français. Vous chercherez ces références en vain dans les pages. Je n'en ai repéré qu'une, à Marx (p. 975). Si les autres sont mentionnées, elles m'ont échappé.

Pour Thomas Piketty, le communisme ne fut rien d'autre qu'une « absurdité », valant à peine une discussion sérieuse. Le fait que la puissance militaire et industrielle soviétique, construite presque à partir de rien en deux décennies, ait fourni près des neuf dixièmes de l'acier et du sang qui ont permis de vaincre l'Allemagne nazie (et, plus tard, de favoriser les victoires communistes en Chine et au Vietnam) ne mérite pas, à ses yeux, d'être évoqué.

Il décrit également les Etats-Unis comme une nation marquée par des inégalités « abyssales » d'accès à l'éducation supérieure. Une étrange façon d'évoquer un pays qui, en vérité, a envoyé une plus grande part de sa population à l'université que la France – 42 % contre 30 % en 2013, selon l'Organisation de coopération et de développement économiques. La France de Thomas Piketty, par contraste, est supposée être bien plus égalitaire aujourd'hui qu'elle ne l'était dans les années 1950-1960, lors la reconstruction d'après-guerre. Une proposition que toute personne connaissant la réalité du marché de l'immobilier parisien ne peut guère prendre au sérieux.

Idiosyncrasie et archaïsme

Ancré dans ses taxonomies « ternaires » idiosyncratiques et archaïques, le traitement des problèmes actuels des Etats-Unis et de l'Europe se concentre sur le « social-nativisme », les divisions raciales aux Etats-Unis et ethnonationalistes en Europe. Leur relation aux derniers développements économiques, notamment celui du capital, n'est pas développée.

Les problèmes économiques et budgétaires de l'Europe sont abordés sans référence à l'orthodoxie catastrophique imposée par la pensée néolibérale, les politiques réactionnaires et le pouvoir financier. Certes, Thomas Piketty défend la noble cause de la démocratie en Europe : les institutions de l'Union européenne devraient être « *plus démocratiques* ». Mais pour quelle finalité, il ne le dit pas. Ce qu'il n'évoque pas, c'est précisément l'idéologie susceptible de façonner un programme économique cohérent et sérieux, qu'il soit fondé sur Marx, Keynes ou même l'école austro-libertarienne.

En résumé, il s'agit d'un livre tout à fait remarquable – aussi long soit-il à digérer. Il renferme de nombreux éclairages sur les lectures de Thomas Piketty, de la non-fiction aux romans, comme ceux de Jane Austen et Carlos Fuentes, en passant par une mention à celui de l'économiste parisien Tancrède Voituriez, paru en 2016, qui évoque une milliardaire chinoise (*L'Empire du ciel*, Grasset).

C'est l'exemple même d'une vision du monde manifestement allergique aux grandes traditions occidentales de l'économie politique, sans parler de celles qui ont émané de Russie, de Chine, du Japon, d'Amérique latine ou d'Afrique lors des luttes idéologiques autour du capital et du capitalisme au cours des deux derniers siècles. Nous avons ici le monde tel qu'il est vu des hauteurs olympiennes des fenêtres d'un appartement parisien.